

ARLETTY PAR ELLE-MÊME

Ne pas oublier l'âme, et trouver le ton

TAILLEUR de tussor blanc, un turban enserrant et cachant ses cheveux, et, penché en avant, un panama, bords baissés devant et avec, plantées sur le côté, deux fleurs de laurier-rose cueillies dans les jardins de la villa Borghèse, ou en pantalon et casquette, elle n'a l'élégance d'aucun couturier, elle n'a l'élégance que d'elle-même, qui tient du sensationnel, du chic. Elle est Paris. Ça la ferait rire, mais elle est la France. Elle demanderait, moqueuse, pour atténuer dans le rire l'enflé de la métaphore : « Mais alors ? Si je suis la France, je ne peux plus m'expatrier ? » C'est ainsi qu'ils ont fait, parce qu'elle a un ton, un genre, on lui a prêté mots et légendes, mais à son contact, elle ne craint pas l'erreur.

« J'ai blindé mon cœur j'avais cinq ans. Vous pouvez me battre, ça ne me fera rien. Je ne connais ni la haine ni la rancune. C'est présomptueux de se venger : la vie est là, tellement plus forte. On fait quelque chose à mes amis, je ne pardonne pas, mais ce qu'on me fait à moi... On ne peut pas m'atteindre, mais la grande amitié, c'est très grave. On risque sa vie.

« Je suis née l'année de l'affaire Dreyfus, 1898. C'étaient des métallos. Mon père était chef de traction aux tramways, il avait commencé manoeuvre. Je mets les métallos au-dessus de tout. Pour moi c'est l'aristocratie. Ce sont eux qui ont fait 36. Le métal parisien, c'est sensationnel. Ils sont comme des petits ingénieurs : ouilleurs, ajusteurs, réglieurs de tours... Il y a cinq

Le rideau tombe un soir

Les visions que l'on conserve d'elle sont des coups de foudre. Chacun se les chuchote comme des bonheurs vécus dont on ne peut s'empêcher de faire part : la loge des Enfants du Paradis, le départ de la chute du rideau du Tramway nommé désir, quand, devenue folle, entre un médecin et une infirmière, elle se couronne d'un diadème. « On n'avait jamais vu pareille reine de tragédie. »

Parce qu'elle est fière, elle peut paraître dure. Elle est douce, attentive. Audacieuse, elle est le tact. On sent la force vive et des blessures. Proche de vous dans la joie comme dans la douleur où les simples soucis, elle établit la distance. Maligne, elle est toujours franche. Réfléchie, elle est vérité immédiate. « J'ai fait ce métier comme j'étais faite pour faire quinze, vingt et trente métiers. Le genre Pierre qui roule... Je n'avais pas cette vocation de la petite fille qui veut faire du théâtre. J'ai fait ça par accident en me disant : je vais y rester six mois. Raimu n'était pas non plus un homme de théâtre, pas du tout. C'est peut-être pour ça que je suis restée toute ma vie comme si j'étais une débutante...

« C'est quand j'ai eu la chance de jouer dans des distributions aussi belles que celle de l'École des cocottes des Variétés, les grandes Variétés, où il y avait Raimu et Mme Spinelly et Max Dearly, que j'ai admirés, que je me suis dit : c'est un métier merveilleux. C'est là que le théâtre m'a retenue. A mon avis c'est surtout un métier de femme. C'est un grand métier, comme n'importe quel métier. Couturière par exemple... La question de beauté, c'est ridicule ! Des femmes qui comptent rattraper le client par les jambes ou par les beaux yeux, c'est pas possible ça ! D'abord c'est un métier, je trouve, assez intelligent alors malgré tout, à part de jouer les navets, que voulez-vous... Ça, quand il faut en vivre et moi après...

« J'ai appris par les planches. Les revues de Rip. Quand on apprend ce métier par les pieds, on vous apporte une petite scène et puis ça

machines... tourneurs, metteurs au point... J'entends les métallos, ne confondons pas. Pas les ouvriers... Attention ! Mon frère a fini chez Hispano.

« L'industrie, la banque, les paumés, j'ai connu toutes les sociétés... J'ai travaillé à l'usine. Mais pour ça, et l'enfance, il faut gazer si vous voulez le raconter... Ça fait mélo pour paumés.

« Avec mes films, j'ai malgré tout honoré la race des métallos... Quand une fois le peuple a été ému par un artiste, par un humain quelconque, c'est pour toujours. Même s'il tue, vole, il ne sera pas touché. »

Elle habite deux pièces blanches d'un immeuble moderne, rive droite, derrière la Maison de la Radio. Un lit, un transistor, un fusain sous verre, des roses rouges dans un vase. « Ce qui est matériel ne m'a jamais intéressé. » Son seul luxe depuis qu'elle ne peut plus lire : une tectrice. Les films qu'elle a tournés, elle ne les voit qu'une fois, mais les livres, elle a toujours lu. Le mot juste lui vient toujours, et vite, il est à elle, de la situation avec laquelle on la surprend toujours en flagrant délit de complicité. « Le théâtre m'a toujours intéressé, et le théâtre s'est intéressé à moi... si vous voulez. » De ses effets, certains, elle rit comme d'une bonne blague et passe vite à autre chose, par curiosité des êtres et du verbe, de ce qu'il va lui apporter. Dans sa conversation, parfois l'accent d'une petite fille, elle ralentit, une respiration plus qu'un silence, mais pas d'entracte. Des éclairs.

monte, monte au fil des années. Je n'ai pas eu d'école. Pas de maître. J'aurais peut-être aimé...

« Le jeu de l'acteur est une science intime et particulière. Et l'âme ! qu'il ne faut pas oublier, il ne faut pas oublier l'âme... Les présents étant exclus, précise-t-elle, avant de continuer, je crois que ça vient de l'intelligence. Et d'un sens artistique, auditif, musical. Des gens comme Jeanson et Prévert avaient trouvé la musique des acteurs. Ils avaient trouvé le ton.

« Se dépouiller le plus possible. C'est le dépouillement qui fait la valeur d'un acteur. Ça arrive à être rien ce qu'on fait, quand on ne peut plus analyser... J'ai admiré un type qui n'avait peut-être pas une intelligence rare, c'est lui que j'allais le plus souvent regarder, j'ai eu la chance de jouer deux pièces avec lui, je crois que Lucien Guilty l'admirait encore plus que moi. Ainsi que Sacha. C'était Montel. Je regardais sans saisir, c'était insaisissable. Il avait le don. Impossible de le copier.

« C'est un art qui enrichit beaucoup... On doit pouvoir jouer tous les personnages. »

A une débutante qui vient lui demander des conseils :

« Ce qu'il faut, c'est bien étudier le rôle. Beaucoup étudier le rôle des autres. Servir le partenaire. C'est la classe dans le métier... Ne demandez pas comment on fait le naturel. Cherchez à être naturel le plus possible et ne cherchez pas d'histoire à tout. Et vous dire que vous vous foutez de l'opinion des gens, c'est, à mon avis, la façon d'être naturel. A moins d'être mal élevé. »

Sa vie privée, elle n'en parle jamais. Le plus qu'elle peut dire : « L'amour avec de la folie ? Engageant ma situation et tout ? Je vous dirais que ça m'est arrivé deux fois dans ma vie. Engageant ma tête à couper. Trompée ? Cela ne me touche pas. On n'a pas besoin d'un amant pour vous comprendre.

« Sacha (Guilty) me disait : « Tout le monde, Arletty, joue la comédie. Tout le monde. » On se

trouvait dans un dîner ; pendant le repas, sous un prétexte quelconque : il me disait : « Regardez, ils jouent. » Mais ils jouent mal. » J'éclatais de rire. Alors il fallait que j'invente quelque chose pour dire pourquoi je riais...

« Si vous observez... les gens jouent aux enterrements. Il y a le chagrin brutal et le chagrin vrai. La brutalité de l'annonce d'un malheur ; mais après, c'est de la redite. C'est faux. »

Jamais elle ne se laisse entraîner à dire ce qu'elle veut taire et ses sentiments sur la vie, les êtres, son métier, elle les dit net, le mot à l'emporte-pièce. « Paul Morand... Morand ? Par les yeux, il était plus chinois que Mao, et puis alors il avait les jambes tellement arquées qu'on cherchait le cheval partout. Mon grand ami c'était Marcel Herrand. Il était né à Puteaux. Alors Courbevoie, Puteaux... C'était un fou de théâtre. J'aime les fous, même de peinture ! — mais les fous... on manque de fous. »

Sa rencontre avec Céline. « Il était chez des amis où il savait que je serais. Il était à un bout de la nuit et on ne parle pas d'autre chose. Il est venu avec cet immense don poétique, et la prophétie. Il ne parlait jamais de son métier. Il me disait ce qu'il venait à la tête et moi aussi. Il n'avait pas besoin de crâner. Il n'avait pas d'amis. Marcel Aymé peut-être le plus... Marcel Aymé ne parlait pas du tout, alors... (rires) presque pas. Adorable, Marcel Aymé. Il ne fera pas cave, celui-là... Céline l'admirait. De temps en temps, il tombait un mot. Un visage avec des paupières en capotes de liacre. Il a inventé un système aussi celui-là.

« Ce Céline était un sauvage, mais pas cultivant la sauvagerie.

Pas du tout agressif. Il avait besoin d'une présence. D'une présence féminine. C'est un cas. Il aimait la solitude. Il aimait les types bizarres, les phénomènes. Ou des types qui l'engueulaient. Il aimait ce genre-là. Je trouve que pour les génies, on ne devrait rien savoir sur eux.

« J'aurais pu connaître Proust. Par Reynaldo. Par des tas de copains. A vingt ans près, c'est ma génération. Mais moi, Proust... Je dis comme Céline : c'est de la littérature de malade.

« Van Dongen, j'aimais l'homme. Son type, même. La tête... »

« Ecoutez, j'ai peut-être pas beaucoup de culture, mais la culture que j'ai, elle est agréable ! »

« Comme femmes, j'ai admiré Colette et Marie Laurencin. Elle avait marqué Apollinaire, mais lui ne l'avait pas marquée.

« Dorziat, c'est une dame du faux monde, très sympathique du reste ; pas une grande actrice, pas une artiste ni une comédienne, c'est une actrice... »

« Prévert, c'est un poète du cinéma. Il y a Walt Disney et lui. Carné dirigeait, mais Prévert poétisait tout. »

Des rôles, elle en a raté. « Et heureusement ! », dit-elle. Il y a aussi ceux qui lui ont échappé, mais ça ne l'a jamais marquée. « Comme je disais à ceux qui avaient le plus de trac : « N'y a pas de mort avec ça. Pas de catastrophe. Y a rien. Un mort » au théâtre, ça se relève. »

« J'ai fait ma vie. J'ai pris tous les risques, même le risque des yeux.

« J'ai décidé de ne pas soigner le général, je m'en fous complètement.

« Dans les ennuis que j'ai eus... on a toujours quelque chose à voir... Malgré tout, j'ai su, un jour, que le rideau tombait un soir pour toujours. Fini, n'est-ce pas... et le



soir même. Eh bien, entre-temps... Voir les types qui iront dans la Lune, réaliser mes rêves de Jules Verne, voir Armstrong danser sur la Lune, ce n'est pas mal, ça ! Je n'avais pas encore vu ça », dit-elle avec gaieté.

« Elle est au bout de ma chanson si déchirée », écrit Céline à propos d'elle.

Honneur de sa profession, respectée unanimement, on le lui rapporte, elle répond : « Le peuple reconnaît un des siens en haut de l'échelle quand il l'a vu gravir un à un tous les échelons. »

Même son courage, elle ne le

prend pas au sérieux : « Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur ! Je n'ai pas peur des hommes en tout cas. J'ai peur des rats. Une bande de rats... Et encore j'essayerais de leur faire un charme aussi. Si j'en voyais beaucoup, j'aurais peur... mais j'essayerais de faire une combine avec eux.

« Ce serait pour m'assassiner, ben, qu'est-ce que vous voulez, tant pis ! C'est inévitable ! Il faut claquer ! Si c'est ce type-là, c'est ce type-là et puis c'est tout. »

Philosophe, Léonie Bathiat, dite Arletty, n'est pas sage.

FRANÇOIS-MARIE BANIER.